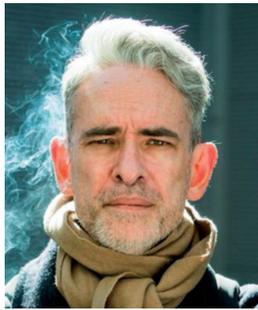


Dans la brutalité du monde

PAR GUILLAUME DÉGÉ

Un art à part? Un art appliqué mais surtout pas plus? Un artisanat besogneux? Un métier soucieux de sa ponctualité qui doit lutter contre ses propres soumissions? Strasbourg est un centre historique de la formation à l'illustration grâce à la section que lui dédie la Haute école des arts du Rhin (Hear, ex Arts-Déco). Son tempétueux capitaine exhorte ses étudiants à n'être pas des moutons, à ouvrir grands leurs yeux et à s'armer pour affronter la brutalité du monde. Dont le livre jeunesse ne saurait se tenir écarté.





in *Libération* Next 24 avril 2017
© Pascal Bastien.

Guillaume Dégé,
illustrateur, artiste, éditeur
(éditions Les 4 mers) et
enseignant en illustration à
la Haute école des arts du
Rhin de Strasbourg et à
l'École nationale supérieure
des Arts-Décoratifs
de Paris.

En préambule, il m'est nécessaire de cartographier le terrain de jeu dans lequel s'inscrivent mes interventions¹. En effet, difficile de considérer le livre jeunesse hors de la société dans laquelle nous vivons, de ses usages, de ses compromissions permanentes, et pourquoi pas de ses attentes.

Nous sommes dans une société capitaliste où globalement tout effort, qu'il soit physique ou intellectuel, est porté par le profit ou la satisfaction immédiate. On se souvient de Monsieur Séguéla vantant l'acquisition obligatoire d'une Rolex pour le quinquagénaire réussi, on se souvient aussi du temps de cerveau disponible pour Coca-Cola. Est-ce être cynique que de rappeler ces principes? Leurs déclinaisons peuvent être moins outrancières, mieux maquillées. Nous ne contesterons pas que chacun a le droit à sa petite place, sa petite identité, son petit quart d'heure. Mais n'allons pas trop vite. Ce xxi^e siècle est salement inscrit dans cette anthropophagie globale. Pire, il semble qu'il se prive volontairement d'arrière-mondes enviables, comme l'amour des livres, de la réflexion, du désir, de la générosité, voire des quatre combinés. Ces arrière-mondes qui manquent cruellement d'ambition sociale, je le reconnais, n'ont pas ou plus cours, ils déplaisent.

« On n'a pas le temps », « ce n'est pas du travail », sont parmi d'autres des exemples de la haine institutionnalisée de l'imprévu, du vivant, de ce que plus tôt, j'appelais le désir. À moins qu'il soit raboté, tarifable et peu odorant, prêt à se couler parfaitement dans une case prédéterminée.

Le changement réel de ce début de siècle, amorcé à la fin du précédent, c'est que la souffrance d'ici-bas n'a plus pour récompense le salut éternel, ou l'amélioration de la société, mais la soumission de l'autre, sa pauvreté, ou la médiocrité d'une émission de télé-réalité. C'est malheureusement ce à quoi il faudrait habituer nos enfants (et lecteurs!) : endormir jusqu'à euthanasier leur esprit, de bonne heure.

Donc le livre jeunesse s'inscrit dans cette perspective, enrobé d'un vernis bien-pensant, bien dégoulinant, bien contraignant. Le livre n'est pas un objet de désir, de conquête, le livre est un objet de normalisation. Tout comme McDonald's est fait pour remplir un estomac, l'école et l'université remplissent des petites choses qui seront appelées à n'être rien, ou au mieux des valets.

Que dire après cette constatation sans appel? N'avons-nous pas le droit de ne pas adhérer à ce projet de société?

Par un curieux retournement, ce marché omnipotent ne fait pas l'économie de ce qui n'est pas lui. Libre à nous d'y trouver ce qui nous plaît. Grands éditeurs dans certains recoins de leurs catalogues, petits éditeurs dans leur effort de proposer une différence, livres d'occasion soldés, mettent à la disposition d'un public volontaire des ouvrages de qualité au même tarif que le tout-venant souvent exécration. Suis-je en train de faire l'apologie de livres difficiles, ou plutôt de réfléchir à ce qu'est l'implication des parents et des médiateurs dans la transmission du texte et de l'image?

Dans mon idée, le savoir est une ressource à partager. Donner ce n'est pas infliger une culture, c'est amener le regard, guetter ce qu'un regard d'enfant voit, attendre et entendre ce que l'enfant dit, ce qu'il fait de son cadeau. Il se peut alors que l'adulte incrédule soit touché par la nouveauté du propos, saisi par les chemins empruntés par de jeunes yeux.

←
Margaux Duchêne, diplômée
en 2016 de la HEAR.
(« The Ideal Company »), (détail),
in Catalogue des diplômés
de l'HEAR 2016.

Le goût de l'enfant est déjà salement corrompu par ce que la société de consommation lui balance : rose «princesse» pour les petites filles, bleu «warrior» pour les petits garçons. Il n'est que de voir les panoplies et autres «kits» en tête de gondole des grandes enseignes de jouets pour s'en apercevoir : comme si l'unique objet de notre séjour sur terre était de devenir pute ou soudard. Sans parler des petits écrans tactiles rétro-éclairés qui brillent dans un brouhaha publicitaire sans vergogne.

La résistance ici n'est pas l'établissement d'une norme supérieure fixant la «vraie» valeur de l'éducation, mais la possibilité pour l'enfant de «goûter» au divers, la possibilité pour l'enfant devenu adulte de voir au-delà de son plan d'épargne logement. Sûrement existe-t-il de «bons» et de «mauvais» livres, il ne m'appartient pas d'en juger ici, même si je peux avoir une idée sur la question ; ce qui m'inquiète c'est la destination des livres et surtout la volonté affichée d'un calibrage trop précis en fonction des publics. Il y aurait un public autorisé, sur des critères socio-économiques, il y aurait en fonction des publics des formes prédéterminées, «acceptables», des histoires dont le contenu serait lyophilisé sans danger, des images aux bonnes couleurs et aux bonnes formes. Ce formatage est sans élan, pis, il découpe en tranches une société qui n'a pas besoin de ça pour jouer de ses fractures.

Ceci posé, quelle est au sens strict la marge d'action autorisée à un enseignant d'illustration, quelle place peut-il occuper ? Je suis payé par une collectivité territoriale pour former des jeunes gens à trouver un travail dans le domaine de l'illustration. En soi, c'est un grand honneur et une belle mission, mais il serait bon de s'entendre sur les mots. «Former» c'est quoi ? Préparer un moule pour qu'ils fassent gentiment ce qu'on leur demande, qu'ils deviennent des «exécutants culturels» ? «Travail» c'est quoi ? Est-ce travailler que de vivoter en faisant des livres payés au lance-pierre, est-ce travailler que de se voir raboter un manuscrit sur tous les bords par des donneurs d'ordres dont le seul engagement éditorial est une forme de placement marketing ? Enfin est-ce travailler que d'utiliser son intelligence dans un pays où le dédain global de l'esprit de finesse atteint une forme d'apogée ?

Il s'agit donc d'emblée de penser autrement, rapidement, et de façon constructive. Un jeune humain qui se décide à rentrer dans une section illustration a pour désir de passer du rôle de consommateur à celui de producteur (même si, bien sûr, il reste un lecteur assidu des œuvres d'autrui). Il traverse diverses phases qui le mènent de l'imitation de ses lectures fétiches à la mise au jour de son propre talent, du cadeau reçu au cadeau offert. C'est ce passage dont l'enseignant est le témoin engagé.

Mon enseignement porte essentiellement sur le livre, certains de mes confrères eux l'encouragent sur la production de contenus numériques. Une fois encore les deux univers ne sont pas bornés et la marge d'invention reste infinie sur tous les supports. Inutile de répéter que l'illusion de l'outil numérique, pourtant bien ancienne (ah, les cédéroms ! ah le Minitel !), laisse accroire que l'utilisation d'une technique ou d'un instrument fait l'artiste. Répétons-le : l'outil ne crée pas le sens, il en est, et ce n'est pas négligeable, le moyen. L'apprentissage de l'outil, qu'il soit traditionnel ou numérique, se fait lentement, afin que le temps de la création remplace l'idée du «truc» ou de la «combine». Un tutoriel sur Internet suffit amplement à apprendre

« Une bonne description et jamais de définition, une exposition plus scrupuleuse sur les différences que sur les ressemblances, une attention particulière aux exceptions et aux nuances même les plus légères sont les vraies règles, et j'ose dire les seuls moyens que nous ayons de connaître la nature de chaque chose ; et si l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir et à faire des méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'Histoire naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses langes, nous aurions peut-être avancé son âge, car nous eussions plus écrit pour la science et moins contre l'erreur. »

Buffon : Histoire naturelle des animaux : le tatou, Gallimard, 2007 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 890.



Guillaume Dégé : *Hippopocaca*,
Collage et peinture à l'eau, 2017.





←

Tiré à part des *Inrockuptibles* sur l'HEAR publié en 2017 reprenant en couverture une œuvre de Marion Fayolle, « La Conscience de soi ».



→

Actes du colloque « De traits et d'esprit », organisé par Guillaume Dégé et Olivier Deloignon en 2011, HEAR, 2013.

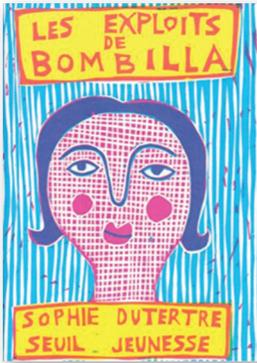
l'aquarelle, à saisir quelques usages reproductibles, quelques tours de *creative writing* suffisent pour raconter une histoire. Devenir Turner ou Proust est une autre paire de manche.

Il y a quelques années un de mes confrères m'a demandé ce qu'était pour moi un bon professeur d'illustration. J'ai répondu sans hésiter : une bonne bibliographie. Il faut donner à voir, l'illustrateur mange avec ses yeux, il faut le nourrir sans cesse. Éviter la fréquentation exclusive de la petite lucarne rétro-éclairée, voir des « vraies » choses, dans leur matérialité, dans leur manipulation. Tourner les pages d'un livre. Comment il est fabriqué, comment se conduit une histoire, le soin apporté à l'impression, au graphisme, la place des images et du texte, et enfin, le déguster. Toutes sortes de livres illustrés sont convoquées. J'insiste sur cette volonté affirmée de multiplier les sources : pour inventer dans l'édition jeunesse il faut, tant que faire se peut, envisager le domaine de l'édition illustrée dans toute son ampleur et depuis ses origines. À titre de comparaison, imaginerait-on un écrivain contemporain complètement dénué de culture classique ? Ou un plasticien éviter la fréquentation des musées ? Il faut déciller pour forger une exigence (faire un livre n'est pas une opération anodine), et repenser les contingences (faire un livre est un ensemble de contraintes).

Un(e) auteur(e) de livre à la fin de son cursus peut ressembler à un cuisinier. Rien ne lui interdit de visiter le restaurant de son voisin, de comprendre ses pratiques et de goûter sa chère, mais tout l'oblige à tirer un enseignement de ses fréquentations, à produire sa propre cuisine. Cette production est tangible, elle revêt une forme et implique une manière. Il ne s'agit pas de savoir pourquoi on fait des livres, mais comment, quel est le processus intellectuel et graphique qui mène d'une idée (qui pourrait être le pourquoi) à l'objet publié. Cette chaîne de causes et de conséquences, qui amène l'artiste au seuil du public.

Le livre est un objet amphibie, à la fois œuvre de l'esprit, prouesse matérielle et produit commercial. On ne peut faire l'économie de l'un des trois termes. Les sophistes ajouteront qu'à cela il faudrait rajouter pour l'artiste en devenir une forme de ponctualité. La ponctualité dans nos domaines, être à la mode, revêt une importance souvent démesurée. Si vous êtes en avance vous êtes d'avant-garde, si vous êtes en retard vous êtes ringard. La littérature jeunesse aime cette ponctualité : il faut être à l'heure. Et les heures changent. Être à l'heure aujourd'hui, comme hier, c'est suivre des fuseaux horaires différents, courir les aéroports, subir des décalages horaires, s'exposer à être en retard ou en avance. Être à l'heure est un travail en soi, un peu comme faire de l'argent. On peut même dire que dans certains cas la partie est liée. Et nombre d'artistes de dire : « Je suis à l'heure parce que je suis riche ». Une vie de ponctualité agricole, sans les aléas météorologiques, là pour semer, là pour récolter, avec les bonnes machines, les bons outils, au bon moment. Être à l'heure requiert une plasticité esthétique étonnante, et l'on s'en doute quelques compromissions avec son propre rythme créatif. C'est un métier : sentir sa cible, imaginer sa réception, se mettre dans la peau de la catégorie socio-professionnelle susceptible de banquer. Même si la ponctualité n'est pas en soi condamnable, la soumission de certains à ses oukazes devient douteuse. Elle est particulièrement manifeste en illus-

Un de mes confrères m'a demandé ce qu'était pour moi un bon professeur d'illustration. J'ai répondu sans hésiter : une bonne bibliographie.



tration (mais n'est-ce pas l'apanage de toute création culturelle?). Cela tient peut-être aussi au fait que l'édition jeunesse, phénomène éditorial relativement récent, n'a pas ou peu de mémoire, que le nombre de «classiques» est restreint ; de fait le concept d'édition «canonique» s'adapte mal au livre illustré. Je reprends ici les réflexions de Roger Chartier dans *La Main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur* (Gallimard 2015). Un livre lithographié en tons directs mal reproduit en quadrichromie est assassiné (voir les éditions des années 1970 de Rojankovsky), un livre mal re-maquetté est dévoyé, un livre salement réimprimé est massacré. Et tout cela à cause de l'image et des contraintes techniques qu'elle impose et de l'importance qu'elle prend dans la lecture. C'est une des raisons principales qui différencie l'édition de texte et l'édition illustrée. On peut moderniser l'orthographe de La Fontaine sans trahir l'original, il est bien moins commode de reprendre les illustrations qu'en a fait Oudry pour l'édition dite des fermiers généraux en 1755. Elle est matériellement impossible à réimprimer à l'identique et difficile à reproduire, cela fonde la difficulté du travail de réédition et cela entrave l'idée d'une «culture» de l'édition jeunesse. Une des obligations de l'enseignant à mes yeux est de colmater cette absence et d'insister sur le fait que l'artiste en devenir s'inscrit dans un processus créatif qui ne date pas d'hier et dont il est un épisode.

Dans nos domaines, comme dans celui de l'art en général, la notion de progrès semble idiote. Peut-on dire que la Vénus de Milo est plus importante qu'un *ready-made* de Duchamp ou la planche du Saint-Jérôme de Dürer ? *Babar* de Brunhoff, *Max et les Maximonstres* de Sendak, *Daniel Boone* de Rojankovsky, ou *Bombilla* de Sophie Dutertre, pour ne parler que des productions du xx^e siècle, de ces titres, quel est le meilleur ?

On voit aisément que la question est vaine, d'autant que le livre ne s'isole pas il s'organise en bibliothèque, dans cette «logique du bon voisinage» chère à Aby Warburg, en échanges, en dons, en relectures. C'est pour quoi, dans le même élan, je récusé la notion d'«école de Strasbourg», imaginerait-on nos étagères remplies d'une déclinaison fade d'un même livre, d'un même esprit, de mêmes formes ? C'est prêter à l'enseignement des vertus dirigistes qu'il n'a pas, c'est aussi prendre les auteurs pour des moutons.

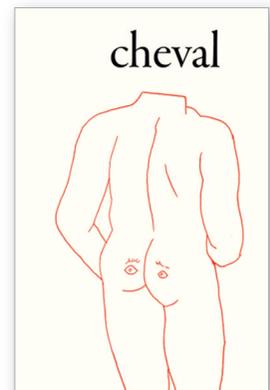
Ma récente visite au salon de Montreuil m'a plus réjoui qu'attristé. Certes la montagne de livres gluants et fades n'est pas en décroissance, mais l'invention, la création, celle qui amène à s'investir dans le domaine est loin d'être négligeable. Un seul bémol, et il est de taille : cette création trouve difficilement son public. Mal médiatisée, elle peine à résister aux machines commerciales bien huilées et ultraviolentes. De même l'absence globale de formation suivie (il y a évidemment des exceptions notoires, mais cela reste des exceptions) des médiateurs institués (enseignants, libraires, journalistes, bibliothécaires) nuit à la possibilité d'un choix. Nous sommes assis sur un gisement d'une extrême richesse, mais il n'est pas valorisé auprès du public. Il apparaît très étonnant que dans un pays où l'édition jeunesse est si abondante et soignée, il n'existe dans l'enseignement supérieur que très peu de cours destinés à ces premiers prescripteurs que sont les enseignantes et enseignants de l'école primaire. Il semble aussi très étrange

que les bibliothèques des salles de classe des jeunes enfants soient à ce point dépourvues des richesses dont nous parlons. Il appartient aussi aux jeunes auteur(e)s, au-delà même de fastidieuses séances de dédicaces, d'être les porte-voix de ces inventions.

Voilà en quelques mots ce que je fais à l'École supérieure des Arts-Décoratifs de Strasbourg, fraîchement renommée « Haute école des arts du Rhin ». ●

1. J'ai déjà eu, à plusieurs reprises, l'occasion de m'exprimer sur mon parcours et sur ce qui m'a amené de la pratique de l'illustration à l'enseignement notamment dans un article publié dans la revue *Cheval* éditée par Julien Magnani en 2015.

En revanche, j'ai peu eu l'occasion, hors de mes cours, de renseigner le contenu de cette pédagogie, et le public à laquelle elle était destinée, les étudiants, qu'il serait plus juste d'appeler les auteurs en devenir.



↑
ill. Eugène Rioussé,
Cheval, n°0, 30 janvier 2017, Magnani.

HEAR Haute École des Arts du Rhin
Site d'arts plastiques de Strasbourg
1 rue de l'Académie – CS 10032
67082 Strasbourg cedex
Tél. 03 69 06 37 77
www.hear.fr

Frais de scolarité : 850 € par an

↓
Simon Roussin, diplômé de l'école
en 2011 :
Le Bandit au colt d'or, Magnani, 2013.



Désormais orphelins, Jesse et Henry Moonlight
partirent au hasard des routes.